

SERVICES

Groupe grandes cultures Dephy | Etre persévérant sur un temps long finira par payer

Après 8 ans d'existence, le groupe grandes cultures Dephy de la Chambre d'agriculture de la Seine-Maritime évolue toujours et présente tout à la fois diversité de regards et de stratégies. Que nous disent ces fermes engagées, quels sont leurs pistes et leurs freins ? Témoignage de deux agriculteurs engagés et de l'ingénieur réseau du groupe.



Jean-Baptiste Vin

Ectot l'Aubert (76) - Agriculture innovante et raisonnée

« Laisser aux agriculteurs le temps de l'expérimentation, éviter le dogmatisme ! »

La démarche Dephy, par sa dynamique de groupe et son partage d'expérience, est un excellent catalyseur d'évolution de nos pratiques culturales. La chimie a permis au consommateur d'avoir des produits bon marché en qualité et en quantité, mais également d'assurer un revenu au producteur. Selon moi celle-ci est à utiliser au plus juste pour trouver le compromis entre l'assurance

d'un revenu au producteur, les impacts environnementaux et sociétaux. La maîtrise des risques du producteur vis-à-vis du climat et des bio agresseurs demande le temps de l'expérimentation au rythme des saisons dans une démarche scientifique. Cette réalité est trop souvent oubliée dans le débat public, polluée par des dogmes et les enjeux d'audimat !

Le mot de l'ingénieur réseau Dephy

Vincent Courteaud, ingénieur réseau Dephy depuis 2012.

« Il faut une vision systémique rigoureuse motivée sur le long terme, comprise par la société civile et les pouvoirs publics. »

Quels systèmes agricoles demain ? Je pense qu'il faut défendre différents systèmes qui vont se nourrir les uns les autres. Si l'agriculture dite « de conservation » plébiscitée dans le groupe est passionnante et répond notamment à des enjeux climatiques, elle soulève de nouveaux défis complexes sur la gestion du désherbage que nous ne réglerons pas en une campagne ou deux ! Les outils de précisions et le mécanisme, les associations de cultures, les trieurs et nouveaux débouchés seront dans l'équation !

Des solutions partielles peuvent également venir aider comme par exemple les produits plus naturels en développement : bio contrôlés, biostimulants, fertilisants et produits naturels peu préoccupants (PNPP). Les extraits fermentés sont justement testés de façon récurrente par les agriculteurs et 4 sites ont donné lieu à des essais

cette année dans le groupe comme chez monsieur Vin. Cependant ces solutions ne prendront tous leurs sens et ne donneront tous leurs effets qu'après mise en place d'un socle agronomique solide : génétique, semis (préparation, dose, outils, date...), gestion de l'azote. Elles ne peuvent être utilisées comme la chimie, elles ouvrent le champ à un vaste chantier pour les éprouver dans leurs usages et le conseil.

Le temps, les échanges individuels et de groupe m'ont appris que les solutions de robustesse et d'économie en phytosanitaires sont nombreuses, mais peuvent s'avérer complexes à mettre en œuvre. En effet les combinaisons de leviers et l'obtention d'un résultat restent aléatoires, car multifactorielles, bien que des combinaisons soient bien éprouvées, la vision système est particulièrement exigeante ! A l'heure des grands débats sur le glyphosate, des

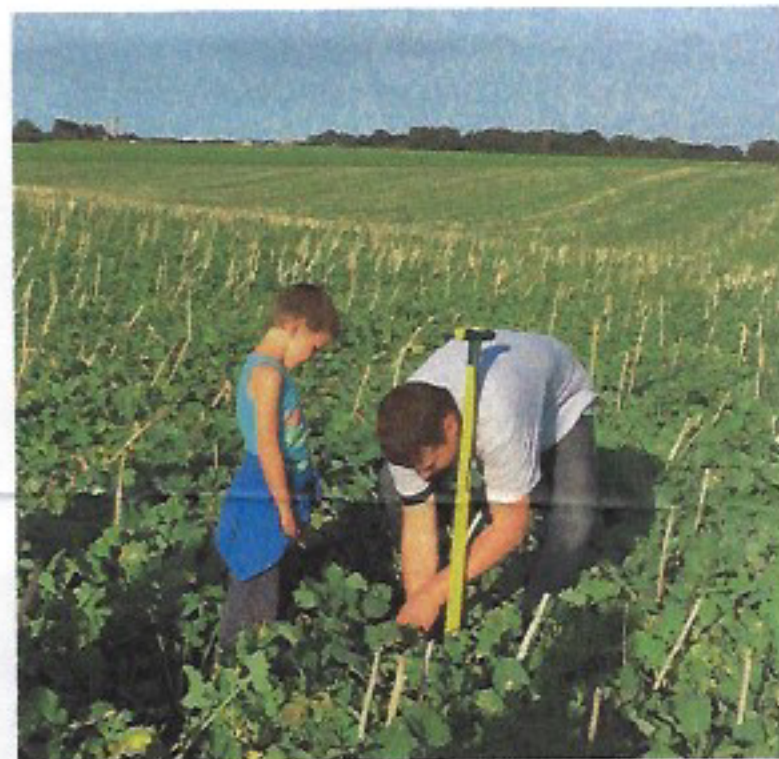
défis agroécologiques et des attentes de plus en plus vives de la société civile, personne ne peut nier aujourd'hui que le modèle agricole soit en mutation et c'est tant mieux. C'est bien ce qui anime la démarche Dephy depuis près de 10 ans. Rappelons cependant, à l'instar des témoignages des agriculteurs que je vois régulièrement, réaffirmé aujourd'hui dans cet article, qu'il faut dépassionner le débat et éviter de rentrer dans le besoin d'immédiateté !

En effet quels que soient les visions et moyens selon les fermes, elles s'accordent sur la notion de temps : le temps agricole est long, les facteurs de variabilité et les risques nombreux. Les pouvoirs publics comme la société civile doivent intégrer cette donnée pour permettre une mutation saine et durable, forcément accompagnée par la recherche et le développement... !

Joseph Bellet

Goderville (76) - Agriculture de conservation

« Oser se tromper et l'assumer. »



« Remettre en question son système ne se fait pas du jour au lendemain. Les sols et les hommes ont besoin de temps pour s'adapter. Mon père a mis en place les TCS il y aura bientôt 30 ans, frappé de voir le sol et les ressources des générations futures dévaler sur les routes.

En 2004 j'ai capitalisé sur nos expériences et mis en place le SDSC. Ce n'est pas de tout repos, mais les résultats sont là et répondent globalement aux trois piliers du développement durable. La présence et l'efficacité de l'élevage ont joué le rôle de catalyseur dans mon système. Cela n'est valable qu'à l'heure où je vous parle bien évidemment, même si nous travaillons sur du long terme.

Le plus difficile : trouver ses propres repères dans son propre agrosystème et avec ses propres compétences, sa propre tolérance au risque et avec des possibilités quasi inexistantes de se comparer. L'autre changement majeur : oser se tromper et l'assumer. Vous savez la fameuse « parcelle safe » ou le semis raté... Cependant et heureusement les mentalités changent. Il vaut mieux assumer sa prise de risque, car nous avons encore

beaucoup de choses à essayer et à améliorer dans notre démarche agrosystème ! Ma grande satisfaction : l'érosion fait partie du passé depuis longtemps, nos sols sont résilients, la biodiversité est au rendez-vous. Mes craintes : bien évidemment l'actualité et les décisions court-termistes, la question de la prise de risque des essais, car cela est un investissement. Le paradoxe : c'est une agriculture qui est fédératrice, mais avec en permanence une épée de Damoclès au-dessus de la tête à l'échelle politique. Et pourtant lorsque nous échangeons avec le grand public : la démarche R&D est comprise et respectée, car nous parlons de notre agrosystème et de notre engagement, nous nous appuyons d'indicateurs. Et notre discours est clair : les phytos représentent un moyen et non une fin.

Communiquer. C'est également ce que nous avons appris, car nous ne sommes que 4% d'agriculteurs en ACS en France, donc encore à la marge. De plus, ce n'est pas parce que nous avons choisi l'ACS que nous ne continuons pas d'apprendre de nos collègues en agriculture raisonnée et en bio : bien au contraire ! »